

TANKER 14

GRATUIT / BLOCKHAUS-RÉSISTANCE / QUAND TOUT L'OCCIDENT EST À CHIER.

SPÉCIAL JOSÉ GALDO

LETTRES, NOTES, ARTICLES, PRÉFACES & FRAGMENTS DE : GUY BENOIT, PIERRE DHAINAUT, MARC QUESTIN, PAUL VALET, BERNARD NOËL, JACQUES LEPAGE, JEAN-PIERRE ESPIL, FRÉDÉRIC-YVES JEANNET, AGNÈS HENRARD, JACQUES MORIN, CHRISTIAN DESCAMPS, GASTON CRIEL, ALEX MILLON, ANDRÉ MURCIE, ALAIN HÉLISSEN, JEAN PARVULESCO, CHRISTOPHE PETCHANATZ, PASCAL C. BOUÉ, ALAIN ROGER, DIDIER MANYACH, HÉMATOMES CROCHUS, LUCAS HEES, AMANDINE MAREMBERT, BERNARD NEAU, JACQUES JOSSE, CHRISTIAN RIVOT, MARC THIVOLET, LUC-OLIVIER D'ALGANGE, ÉRIC MORANDI.



<http://blockhaus.editions.free.fr/>

ALGUE DE GLACE DE L'INTERNITÉ...



Langue

loque de glace du crâne où dégorge le sang brûlé du cadavre
et la bâtardise de l'encreux des signes, cristaux d'ombre
sablère comme l'hémorragie interne où le noir de la nuit
avale les dernières lumières éteignant l'espace jusqu'à
la convulsion de la matière...

Et l'emblème où vient se ranger cette matière
octogone comme anneau de la vacuité initiale du solaire
entre deux nuits à l'en plus du sourire ouvert du manque
qui repasse l'être à l'écrasement de la lumière...

Amarrage carnage où cratérise le corps-corps
l'à bord du miroir

le raclement du double

lait de cendre dans l'eau profonde...

Les dernières miroiteries suspendent une bulle de gluance
qui est l'astre au circuit fermé de la matière comme une
grappe éclosante où s'encrâne le néant, l'emmoulement sur
l'osseux grabataire...

Les formes coulissantes, les nœuds coulant de l'indicible,
l'étau de langue avec cette fulmination intérieure comme
un cadavre dedans secoué par la danse néantrice du vivant
néanté

qui est l'emprise

le dégoisement suffocatoire

l'étreinte de la glissure comme la glissière de terre...

L'à blanc de la mouvance, le manège des désastres dans l'étoilage de la tête
d'où saigne l'entêtement, cette ténacité de l'agrippage des nerfs jusqu'à
l'incandescence carbonisatrice de la langue dans son trou...

Arche d'ombre aux vociférations de l'engluanté et ventousage des
engloutissements dans le tourbillon hallucinatoire des cibles où le
dédoublement fait farce et ouverture de fosse comme défosse à son vertige,
comme une avancée sur le vide d'un corps de nerf qui palpe au bout l'anneau
dévorateur qui est la vacuité irrémédiable engluée dans le noir de l'immense...

Là où se convulsent les respirations du dedans, là où valve-vulve le dernier
cabrement de l'atroce ultimité du secouement enrâlé de la conscience dans sa
remontée forcenée qui torche et tombe dans la tenaille des nerfs, dans le
barbelé des gestes béants, dans l'éventrement visionnaire, dans la voracité de la
plaie et de cadavre en cadavre qui s'enchâssent jusqu'au corps qui n'est que le
moulage de cette douleur là, de cette douleur sans confins et qui a pour elle
l'éternité coagulée dans ce moule où ventriloque le poignard interne qui
remonte dans la langue par le glapisement calciné des signes de cette nuit sans
issue aux glaciers de l'emprise.

Ainsi le cadavre s'accroche à la paroi
saisit la gorge

s'agrippe au corps...

Et la perte horizon de toute part,

le baisage de la mort rencarde chaque forme d'ombre dans les coulisses
nuptiales du sans-nom

par la carbonisation enlanguée de tous les signes...

JOSÉ GALDO A PUBLIÉ :

■ **LE MORIBOND DYNAMIQUE**
Éd. S.G.D.P., Collection "Miroir oblique" (1974)

« Tout de go, vous avouer combien je me sens en affinité avec votre trajectoire, votre mode de parcours. Je veux voir davantage qu'une coïncidence dans ces lignes que j'écrivais il y a déjà plusieurs mois : « qu'est-ce que enfin sous moribond et tension..... TOUCHÉE JUSTE, LA VIE PASSERA ». La véritable révolte se manifeste, en effet, par le profond avec lequel nous dépeçons la mort de son cadavre, nous la désencombrons, une préfiguration d'organes qui se démettent de leur pseudo-fonction vitale, mettent en CAUSES l'appareil d'ÉTATS de l'organisme, pour se régénérer dans des matières excavées d'absolu. Par des images / ellipses / hélices qui se retournent dans la chair de leur texte, vous favorisez cette nouvelle distribution des chances du corps-esprit, la question est de taille : comment nous dépêtrer de l'attelage mammoth et prénatal ?

Tel est le sens que je donne, par exemple, à votre :

« délier la coagulation de sa forme

ou

cloisonner les gestes de sa métamorphose »
En signe de réelle fraternité poétique, je me permets de vous envoyer les numéros 2 et 3 de MAI-HORS-SAISON qui, je l'espère, sont aussi une façon de "monter à bord".
Cordialement.

Guy BENOIT.

■ **GLAS D'ÈRE**
Éd. Action V. (H.C. 1976).

■ **LUTTE VULVA**
Accompagné de dessins de J. Quiroga.
Éd. Bunker-Press (1977).

Par les mots, la mort. Déjà. « De perpétuels étouffements et une virulence de la langue » : José Galdo présente ainsi "Lutte Vulva". Alors que, dans de si nombreuses publications à la mode aujourd'hui, la mort devient le prétexte d'un discours ou d'un spectacle, on croit la désocculer, l'on ne fait que la désamorcer, José Galdo, lui, l'éprouve, et nous oblige à l'éprouver, à la fois dans le corps et dans l'écriture : elle est ainsi que le souffle en nous, qui taraude. Je n'ai rien lu, depuis Jean-Pierre Duprey, d'aussi grave : « Eau noire et glacis des cordes brûlées de la voix dans le battement profond ». José Galdo "râcle et râpe", usant le langage, et ses mots s'enfoncent, ils novent, ils déchirent : « centre sang / bunker abase / louvoiements / dors crypté / dague habitante / encale claval... Une écriture du cri donc, toujours plus basse et plus noire, reculant les limites infiniment de la cécité, du silence et de l'asphyxie. Pourquoi cette fureur froide ? Dans ce livre la violence est si grande que ce n'est plus la mort qui fait peur, mais la vie telle que nous ne savons pas la vivre, aveugle, muette, écrasée. Nous sommes refaits : c'est un corps en réalité que José Galdo nous rend, dans son excès.

Pierre DHAINAUT, JUNGLE N° 2.

■ **OS-VOX**
Accompagné de 14 Collages de l'auteur.
Éd. N.É.P.E, Collection "Unfinitude" (1982).

CRÂNE DE LASER DANS LA TOURMENTE

Pour en finir une fois pour toutes, pour abolir effacer sublimer dépasser le dépassement des forces vives de la matière et du soleil au noir de l'être. Explosion FIXE entre chaque mot qui déchire les entrailles de la Terre et du Ciel et se FIGE dans la nuit des ultimes soubresauts. Avec les voix lasérisées des grands prophètes de la Conscience : Artaud / Prevel / Gilbert-Lecomte /// et aujourd'hui José Galdo. De but en blanc À VUE de nez nous franchirons les équations de la survie organisée. Détruisant les fichés du néant codifié, traversant les miroirs de la peur androgyne, brûlant enfin le noir de l'être en sa splendeur de LUMIÈRE BLANCHE. La nuit coule dans les veines au corps blanc du sommeil et la came illusoire des mirages nécropylles. Finissons donc avec CELA. Ce qui est en JE / U dans cette étreinte (matière-parole / ombre-lumière / manque-plénitude) ne se nomme pas... chuchote à peine... très doucement elle s'approchait... et délivrait le prisonnier. La pluie au loin encore tombait. Terry Riley dans les neurones. À chaque essor du mystère fauve. Et il s'agit de ne croire en rien. Ce qui peut supposer la vision détachante, le renoncement à toutes les choses, le "lâcher-prise" des vibrations de cette idylle cosmo / logique. Car le Logos ne nous lâche pas. Il est en nous et il nous tient. À nous de VOIR et de marcher sur le sentier équilibrant du renoncement aux peurs profondes, sur la VOIE périlleuse des mutants amnésiques, dans l'infra-noir de la substance, l'équation rare / désillusion, cette CHUTE au fond des visions noires d'un monde en proie aux démiurgies. Et il s'agit de bien SE comprendre. Retourner la Naissance dans l'exil intérieur, dépeupler le regard des choses vues assoiffées, faire le VIDE et y n'être, au SENS profond incantatoire des essentiels retournements. Notre corps est la Terre. Notre vue est le Ciel. Notre silence est l'horizon. Notre beauté est notre amour. Notre savoir est non-savoir. Notre oui devient non; acquiescement indécible. Notre langage est admirable (seuls les oiseaux savent le comprendre). Notre intensive science des saveurs est une VERTU THÉRAPEUTIQUE. En cela le CHAMAN se libère de l'extase, il définit son champ mental et se repose dans les cieux gris. Il EST cela qui Voit le TOUT et Tout en UN se dit "En To Pan". Mais l'occident oublie cela. Préférant tuer Baader dans les stades oniriques, préférant cette lâcheté au VRAI VŒU de lâcher prise. Et les prisons seront ouvertes. Et le Bardö sera traversé. Et les voix Blanches de William Blake, les opéras électroniques des LAMES aux prises avec le Monde, les tourbillons du maëlstrom, les tornades saintes du NON / POUVOIR, rejalliront AVEC ENSTASE (((délicatement si subversives))) entre les NERFS de l'Horizon et les ROIS D'H(OR)S /// KALI YUGA /////

Marc QUESTIN, Préface à OS-VOX.

■ **TRANSBORD ÉTERNITÉ**
Éd. Occident N.K.(1983).

Je lis votre livre et il me parle : *des nœuds de nerfs et un tordage de gorge et l'inavalable d'une tuméfiance entière comme une trace noire d'embarquement sur le radeau des ombres.* Certains de vos textes sont saisissants. Et quelle belle langue !

Paul VALET.

Vous avez une façon d'accentuer, de précipiter, qui redonne de l'énergie à la langue. Et vous faites d'efficaces éclats de syllabes. Le lecteur en est heureusement renouvelé, comme d'une vitalité découverte.

Bernard NOËL.

La conscience ardente et suppliciée des abysses ténébreuses apparente ce texte à certaines proférations gnostiques. Isis vêtue de sept robes noires se profile derrière l'enchevêtrement des vocables...

Luc-Olivier d'ALGANGE.

Une parole qui ne mime pas, qui est toute mouvement, arrachement plutôt, déchirement, qui ne dissimule pas ses difficultés, qui nous oblige à nous projeter comme à dérapier, qui bafouille, et qui se noue, qui se reprend : en lisant Transbord Éternité, comment ne pas subir le « pal » ? Et en même temps, comment ne pas ressentir cette force creusant les mots, les emportant sans cesse ? Le souffle ainsi peut être noir mais il embrase...

Pierre DHAINAUT.

... Ce baiser de vide est très prégnant. Flux des mots, jusant. Certains termes reviennent: *glu, chair, saignée, glauque*, un vocabulaire biologique, un texte comme une charpie d'homme. Un dévalement, un fleuve hors ses rives...

Jacques LEPAGE, CICRP.

Il suffit de lire Transbord Éternité pour saisir la parenté spirituelle unissant tous ceux — à leurs différents postes — qui affrontent et « font » le travail du néant. Jusqu'à ce point de surchauffe et d'outreachair où le vertige se vrille, se retourne contre lui-même. Moi aussi, je crois que l'exigence poétique réside dans cette conversion du néant. Quel qu'en soit le prix à payer, la désespérance à traverser.

Guy BENOIT.

... Quel hymne au Néant Vrai, quelle puissance dans l'approche de ce nœud central d'organiques sauteriers, palier que tu franchis jusqu'au cri ultime, jusqu'à l'éternelle beauté du vide ! Les pulsions mortifères comme tremplin, transmutent l'être même de ton écriture. J'ai rarement atteint plaisir nerveux aussi intense, du risque, de la beauté tirée d'une essence maladive mais combien saine au bout de tes râles. Galdo a capté un concentré de forces, au lecteur de s'en innover pour aller plus loin que sa simple carapace charnelle...

Jean-Pierre ESPIL.



LE RETOUR DU PHÉNIX

« Transbord Éternité », le dernier livre de José Galdo, vient de paraître aux Éditions Occident N.K. Depuis « Os-voix », paru aux Éditions de La Nèpe (dans la collection Unfinitude dirigée par Angéline Neveu), cet auteur très discret poursuivait en silence un travail de scripteur. Mais un scribe, scripteur-moine, forant de part (à l'évidence) le tressaillement des origines, remontant vers la source d'une lumière aveuglante, cette lumière qui brûla (puis terrifia, émerveilla) Roger Gilbert-Lecomte, Henri Michaux, Joseph Sima.

Ce très beau livre, couverture jaune (format 12 x 18) avec ses 40 pages de nerfs, de découvertes, de visions foudroyantes, expose au jour la douleur d'être, dans un monde sans issue, cauchemar de sang, d'os de Kali. « *Le ricochement des échos myriadaires du signe* » fait écho suppliant, aux « *damnations traînées à l'éclipse entrouvante de la pupille comme un astre de nuit perdant la lumière des nerfs où vrillent les derniers sifflements de la conscience blanchissant le retour englouti de l'œil* ». Asphyxie d'une lecture étranglante, dérangeante, où le corps sensoriel métamorphose sa perception, ses habitudes d'existence neutre. L'étendue s'interfère. Du cosmos des diamants. La scrutation : néant des noces. Les mots VIFS du refus, du Désir des Atlantes. Labyrinthe de la nuit sous les secondes en fin de siècle. « *L'opaque où gît du coule corps d'une roulette de nerfs* ». Dévoration, corps sans organes, épuisement d'un regard sous les trappes sémantiques, maladie millénaire des virus de la honte, l'endoctrinement des origines (contre les hommes lutter en vain), c'est le vide-vacuité trépassant au néant, la charge des limbes dans nos entrailles à brûle-pourpoint, feu des enfers.

Marc QUESTIN, BUNKER N° 8.

José Galdo invente dans ce livre un langage, un cosmos qui lui appartient et marque son écriture du sceau indiscutable d'un style. Lorsque cela m'arrive en lisant un inconnu, j'éprouve toujours un intense plaisir; ici, Galdo écrit avec son corps, en dénombrant le corps, et de ce corps où flue et reflue le sang fait un langage où le noir, la mort ont une place prépondérante, attribut de la douleur traversée sans doute. *La mort difficile / le moulage béant du manque* provient d'un lieu indicible, *ventralité noire* ou en d'autres mots *le sang de l'écartelage des choses / bascule l'enfer / un enfer jour et nuit / un enfer battement tordu du souffle / un enfer forge*. On trouve partout la trace, présente de langues, éventrements, viande, et souffles. Une haleine passe sur tout cela, et conduit inmanquablement à s'interroger sur le lieu que l'on occupe dans l'univers. Quand tout s'embrase, la langue suit. Néologismes et aventures se télescopent : *Sur l'écume bouillonnée la langue zèbre / larve première / où repose la carne qui contient corps et mort et sablier / brasier au vertige de sa dévoration / ailes brûlées dans le jouissé hurlé / au noyau du vide / et cycle sang du souffle centre*. Le livre est en soi *cette carne qui contient corps et mort et sablier* où tous les mythes vont se rejoindre, celui d'Icare dont les ailes brûlent, celui d'Orphée qui brûle dans une autre descente aux enfers. Ce livre brûle par tous les bouts, fait mal, *cage d'os à l'extase / où le squelette repté aux sables de qui sable son néant quand la racle à la cale remonte des râles au corps et*

*crâne / comme dans la tête qui se largue à la criée / d'un déferlement dans le billard du vide... On ne peut que citer le texte qui s'enroule, se déroule, se fait et se défait sous nos yeux, car le commentaire semble sacrilège, et cela vient des grouillements, des profondeurs, comme Artaud : *Chaque corps dans sa plaie tombe et s'emporte dans la néante et la néante est le ricanement en cristaux de sang de la tiare dont l'égorgement remonté éclate la tête et les songes qui font la passe où s'enfilent des colliers de corps roides sur l'arche qui s'avance vers la pesée infernale où reposent les tombés de la table incendiaire...**

À ma connaissance, du jamais-lu, et du grand art !

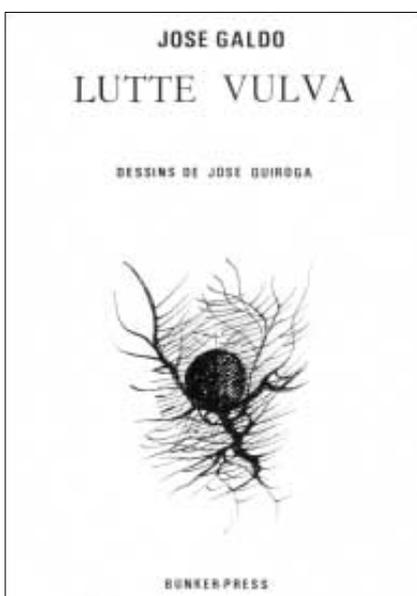
Frédéric-Yves JEANNET,
ÉCRITS D'ASILE ET D'AILLEURS N° 2.

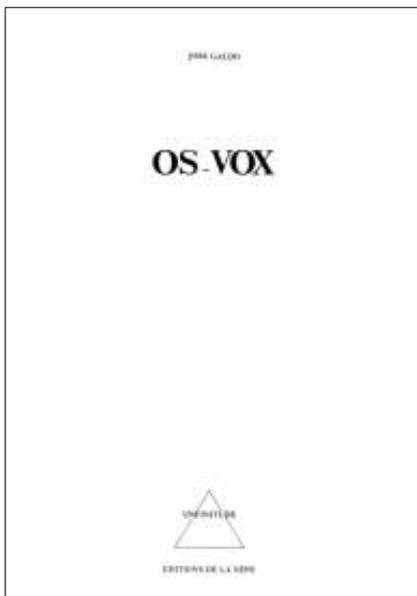
L'enfer, l'horreur. *Au décarnement qui retourne à la nuit / où le mort se mange et se dévore / et s'achève à la bouche...* Livre difficile et terrible. Quand le corps se dévêt de sa peau, de sa chair, de son sang, jusqu'à l'absence ou l'absolu (l'essence), jusqu'au gouffre. Quand le corps s'épuise à traîner nœuds de nerfs et de fibres, plaies, béances et viandes boueuses. *Une grappe de douleurs*. Corps à vif effroyablement vivants (les cris, les râles), mortellement immobiles (la pauteur, les écoulements), et raides. On assiste ici à une énorme orgie macabre où se mêlent viandes, cadavres, loques et viscères dans un délire sublime. Écriture baroque, démesurée, hallucinante. Au-delà de la description physique, des « zooms » appuyés (la chair, la viande, le rouge), il y a l'angoisse, le vide, la peur au ventre, celle qui rend le regard fauve et fou, celle qui crée et appelle les spectres et les ombres. Celle qui décuple l'horreur. On voudrait brusquement que la page soit moins cruelle, on voudrait vite refermer le livre, on voudrait ne jamais mourir. Car les morts (au contraire de ceux de Savitzkaya), ici, puent. Ils bougent, ils gluent, suent, et giclent. D'ailleurs, ils sont peut-être vivants. D'ailleurs, nous sommes peut-être tous morts. Tous nul et rien. Des êtres se dévorant, se damnant, se détruisant. Des *gueules vitreuses*. Des plaies, des râles. Et cette *éternité* affolante. De rien vers rien. Toujours. *Dans l'esprit de la mort, il y a de la matière tombée qui retourne dans la matière et dont la mort n'est que la saignée de l'esprit qui passe d'une coagulation à l'autre comme un sac dans la fosse.*

Agnès HENRARD,
L'ARBRE À PAROLES N° 50.

José Galdo affûte une langue heurtée, râpeuse. Les mots dressent leur face aigüe et s'affrontent. Les syllabes se frottent et jouent, de l'assonance au grincement. Il règne dans ses poèmes une saturation noire, humeur et encre touillées dans un pilon d'angoisse. C'est le long chant barbelé du déchirement. De la fracture au bord de l'être. L'être et le dis-paraître. Flux suicidaire qui sourd d'une bouche à maléfices. Galdo invente, souffle à silence, un certain terrorisme de la parole. Il ausculte la planète morte ou plutôt la galaxie catastrophe et diagnostique un état général de souffrances. Le poète mi-visionnaire, mi-inquisiteur, large son journal de transbord entre deux désolations, entre deux boues, entre deux lèvres : l'éternité de tout temps s'annule.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 21.





■ **L'INNÉ DES MORTS**
Couverture de Philippe Pissier
Ed. Le Jeu des Tombes (1986).

Un supershow concasseur d'une langue suffoquée, piranésienne, et en instance d'alchimie...

Guy BENOIT.

On ne peut pas se tromper en lisant José Galdo. Les mots roulent, l'encre et la parole se fait moraine implacable qui bulldozère tout devant elle, et l'œil assiste à l'avalanche, à la chute, impuissant mais fasciné, on veut aller encore plus loin, plus bas, plus profond dans l'abîme, avec cette question qui tenaille la réflexion : existe-t-il un fond capable d'endiguer cette boue et peut-être ne le souhaite-t-on pas vraiment. Car il y a une musique, terrible, mais une musique de mots qui roulent, dans la rocaïlle, dans les séracs de l'angoisse, dans les éboulis qui les réduisent en poudre. On est à la fois dedans et dehors. On tremble pour cette précipitation de soi-même de la part de José Galdo mais c'est moi-même qu'il emporte me tenant les pieds mais ni lui ni moi n'avons de parachute. La poésie remonte ici à la nuit des temps et traverse filante étoile notre cervelle qu'elle mouche en un instant éclair noir avant de projeter loin sa fulgurance dans la nuit des temps. On reste suspendu à cet instant de lumière, à cet éclat de sens, sémaphore timide et perdu au centre de l'univers.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 37.

■ **LA NOUVELLE DANSE DES MORTS**
Ed. Occident N.K. (1987).

Cette poésie anatomique scrute les plis du corps. Ici la langue est un organe musculueux, les papilles énervent les tendons.

Christian DESCAMPS, LE MONDE N° 11917.

« gerbe d'encre au soc du geste qui ferre et explose » : on ouvre LA NOUVELLE DANSE DES MORTS et on ne peut plus dire je, plus d'identité, plus de définitions, on est tout de suite arraché à tout ce qui nous limite, nous alourdit, — une fois de plus, parce que l'on n'a jamais fini de desserrer l'étoupe. Nouvelle danse des morts ou nouvelle leçon des ténèbres, les ténèbres sont toujours aussi épaisses, mais l'écriture qui les fore, « de la / suffocation déchirante / à la / déchirure de la langue » a rarement été aussi intense, elle enfonce à chaque trouée un regard saisi de vertige et qui en même temps le soutient, durement... Vous êtes le seul dans cette nuit, vous nous précédez de si loin, et c'est de la lave noire et brûlante que vous imposez.

Pierre DHAINAUT.

PLACENTA-GALDO

La barbaque saisit — les dents grincent — En fond de l'œil éclate ARTAUD; privé de chair — souffle coupé. L'armée du sexe fonce hurlant — se jetant aux corps englués de cris hydrocuté aux forces des nerfs. Le malaise tord les membres d'un texte qui ne lâche pas !

La station-service du désastre éclate dessous du silence des masques — Le voyageur ricoche aux carnes des pages vers les portes de l'enfer. — *Le radeau de la douleur* décroche des tableaux lointains qui « donnent à voir » — « l'encre, letale,

la cire » d'une société de spectacle décomposée. Pantelant nous voilà rendu aux raisons de José Galdo.

Gaston CRIEL.

J'ai lu "*La nouvelle danse des morts*" comme on peut te lire, c'est à dire en sautant le miroir pour ne plus se dilater les prunelles dans les reflets clinquants des lumières de l'automne. Trouver d'emblée le soleil noir dans les flaques, les os ciselés sur l'arbre/totem au corps cloué là sans la croix, le sang gris où l'encre & leur souffle haletant qui creuse, qui fouille, suinte une haleine épaisse jusque sur les sinuosités râpeuses de la paroi (ou plutôt les parois) du labyrinthe — Ces ombres poreuses sont plus que les squelettes de la vie puisqu'elles s'inscrivent à l'encre de seiche sur la défensive, jettent un filet vif à la gueule des empêcheurs de danser sa mort à l'infini — c'est en plus une sorte de sensualité terreuse à travers les fibres & un lent va & vient mental, du végétal à l'ancestral démasqué dans des fouilles particulières : en sites intérieurs — Tu spirales la langue qui s'étire pour aller chercher ses sonorités à des miles (espace & temps) du fond de gorge —

Jacques JOSSE.

Sous cette citation d'Artaud : « On ne sort pas d'un monde pour le détruire, on le détruit en le crevant pour passer dedans » qui débute ce livre, se trouve un cristal d'extase multi-faces et multi-signes. Une extase vitriolée et génialement lucide. *Danse dans la couronne des lumières noires / royaume des replis de la nuit et sa saignerie dans l'internité... Danse au bord de la tresse verticale du vide du délivrement totémique.* Danse comme des basculements dans la matière. Au-delà du STYLE unique Galdo. Toutes nos vérités, nos mythes, la souffrance de notre corps, nos peurs les plus froides.

Alex MILLON, REGART n° 5.

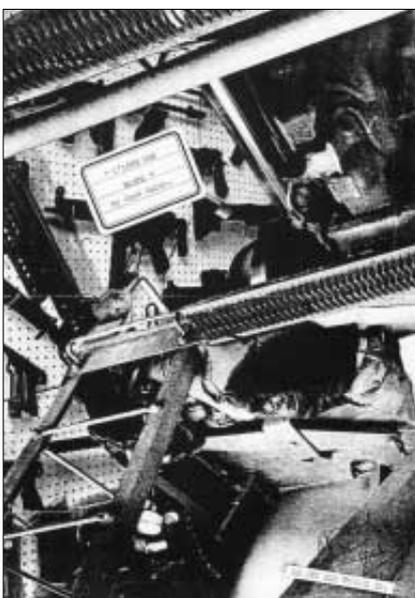
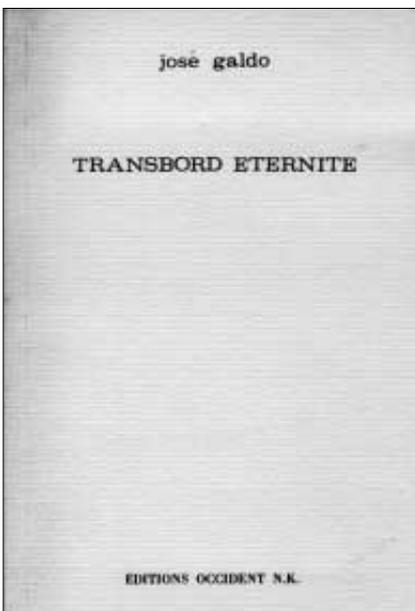
De ces instants déliquescents où le cadavre se résout en sa pourriture José Galdo a tramé le lieu exact de son aventure poétique. De sous la peau jusqu'à l'os.

Quelques palpitations d'épaisseurs de chairs s'effondrent sur elles-mêmes dans la perpétuelle génération d'un flot incessant et incisif de larves.

Vers la bouche d'ombre de ce maelström de décompositions José Galdo a dirigé la barque funèbre de Charon Voyage pour Cytère. Nous sommes ici de l'autre côté de la beauté. En partance pour le grand désastre le bateau ivre ne s'arrête dans aucune exotique contrée. La quille se fracasse sur la blancheur ivoirine et désolée des ossements éparpillés sur la grève originelle de l'être.

Dans l'absence de la matière le néant renaît-il à lui-même pour qu'il y ait encore une contrée de blancheur immaculée comme une lumière aveuglante qui se formerait dans le vide de l'auto-destruction ?

D'où sourd l'être — en quelle exsudation terrible est-il le fondement de son renoncement à être à nouveau dans l'imparfaite présence de la beauté de son dévoilement ? Les mots sont des scarabés visqueux. Ils détériorent la chair — point par point. Le blanc de la page se confond avec les rotundités décharnées du crâne humain totémisé. José Galdo reste le fils de sa plus grande



JOSE GALDO

LA NOUVELLE DANSE
DES MORTS

EDITIONS OCCIDENT N.K.

JOSE GALDO

LA VIERGE DE NUREMBERG

EDITIONS OCCIDENT N.K.

JOSÉ GALDO

EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE

EDITIONS BLOCKHAUS

exigence. Sa poésie se refuse à la plate écriture du constat de l'échec de son impuissance à traverser la désincarnation du néant. Cette œuvre qui travaille à la mise à nu des processus de dégradation de l'immortalité de l'homme reste de par sa tâche ultime assignée en deçà du nihilisme. Des poèmes qui se tiennent à l'extrême lointain de ce cul-de-basse-fosse foireux qu'est le psychisme humain nous sont un chemin de grandeur. La poésie du siècle prochain si elle veut s'instituer dans la royauté suprême de sa seule assise devra emprunter cette chaussée de géant.

Car lyrique et métaphysique — à l'écart de toute régression religieuse — la poésie de la nouvelle danse des morts nous semble déjà participer du rire de Zarathoustra.

André MURCIE, STYLE N° 2.

Lire José Galdo est une expérience qui ne se décrit pas, presque'incommunicable, tant elle peut être violente au premier degré. Comme d'Artaud ou Beckett avant lui (mais ces références ne sont que des points de repère, car Galdo a inventé une nouvelle langue) il s'agit essentiellement de REVENIR. Presque littéralement de survivre à cette saisie de l'inatteignable, à cet enfer d'où Galdo semble nous dire, comme Rimbaud dans la "Saison" : « Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. Je vais où il va, il le faut. ». Avec courage, donc, Galdo continue à creuser, à descendre, depuis Transbord Éternité (1984) dans cet enfer dont nul Orphée ne remonte. Avec la Vierge de Nuremberg et La Nouvelle Danse des Morts, voici deux nouvelles explorations du désastre qui nous constitue où se crucifie la lumière / et les ombres d'agonie / descendues du désastre. Tout ceci a lieu à rebours total de la langue, entre mot et corps. Comme chez Artaud et Beckett encore, et à la différence peut-être de Rimbaud, illustres antécédents, pas la moindre lueur d'espoir donc. Il faut apprendre à vivre après avoir lu José Galdo, expérience unique.

Frédéric-Yves JEANNET, DELTA / STATION BLANCHE DE LA NUIT N° 9.

Le dernier recueil de José Galdo (Transbord Éternité) m'avait fait un tel effet alors que je ne le connaissais pas, que je l'avais contacté aussitôt pour lui proposer de collaborer à mon émission de radio à l'époque. José Galdo possède une écriture particulière, propre à lui. Un monde à lui. À part. Et tout lecteur a une certaine attirance pour ce monde répulsif. José Galdo travaille la langue comme une pâte au couteau. On ne prend aucun mot pour ce qu'il est, comme il est. On le fixe comme un insecte après lui avoir ôté ses ailes ou ajouté des trompes. On le bascule sur la page pour qu'il s'exhibe sous un angle inattendu, nouveau, obscène ou clinquant. Cette malaxation infatigable du verbe accentue les étirements ou les boursofflures. On aboutit presque à une écriture en relief. Il faut comprendre que dans la poésie de José Galdo, l'image est prosaïque, ce qui donne cette impression d'écriture-de-tunnel. À ce stade on pourrait obtenir une parole courte, hachée, haletée. Il faut greffer en plus la notion de souffle, de déroulement. Je pense toujours à une bandelette infinie de sens, à un ténia manuscrit qu'on tirerait d'une gorge hurlante. On doit enfin donner la direction, qu'on peut situer dans l'obscur

des entrailles, dans les trous enfouis de l'univers ou encore dans l'excavation nocturne là où mort et pourriture règnent déjà sur nos chairs, là où José Galdo embusque avec détermination son auscultation des ténèbres.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 41.

■ LA VIERGE DE NUREMBERG
Éd. Occident N.K. (1988).

Seuls les poètes authentiquement aventurés en leur œuvre se trouvent confrontés à l'angoissante notion pure de la virginité de l'être.

José Galdo n'est pas de ceux qui alignent les mots pour le plaisir d'admirer les internes miroitements de textes inertes. Il sait que l'acte poétique amené en sa plus haute incandescence est geste opératoire. Noces fastueuses du dévoilement de la beauté du monde avec l'idée même de ce même dévoilement la poésie impose l'inéluçable saignée de l'être.

L'Hérodiade de Galdo est cadavre. L'éros est là dans "les yeux brillants d'une tête de mort" ou le "delta noir du vide" de ce sexe de femme qu'il faudra enfreindre. Activer l'horrible besogne du chant et du corps — passer outre les suintements décadents de cette chair qui s'embrase de sa propre pourriture et s'effrite dans le feu rampant de ses sueurs de glu. Traverser les trois cercles de viande, de nerf et d'os pour renaitre la béance originelle de ce corps qui n'était pas et fut, pourtant un jour irrémédiablement immortel, de par la seule présence qu'il fut un certain temps. Vomissure de sperme l'écriture de Galdo vitrifie l'email du cadavre. Crémation du désir La Vierge de Nuremberg impose à chaque lecteur l'érotisation totale de l'idée antérieure du désir que lâchement il aurait pu maintenir solitaire en son esprit — virginal.

André MURCIE, STYLE N° 2.

■ EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
Accompagné de 33 dessins de l'auteur.
Éd. Blockhaus (1990).

J'ai reçu et lu en même temps votre livre et celui de Jean-Pierre Espil, ils sont frères. Les rythmes ne seraient-ils pas semblables, ils ont la même intensité qui « crève l'écran », sans cesse, qui fore encore, dans la nuit, dans la seule lumière qui ne trompe pas, celle du vertige. Mais après cela, comment écrire à côté ? Je me retrouve maladroit. Alors il vaut mieux rester silencieux comme sur la plage que vient juste de quitter la tempête, lorsqu'on sent le creux encore aimanté par les vents, et c'est là que j'entends la rumeur d'Extraits de l'ex-être ou de Mage, c'est de là que je regarde ces têtes béantes ou plutôt qu'elles continuent de me fixer.

Pierre DHAINAUT.

J'aime ce verbe qui s'étire à en claquer entre l'origine et la mort; alors que le "discours", (l'articulation) est coupé de l'une comme de l'autre, imputrescible, système limite par écart, pertinence — etc... tu rends le verbe au monde, tu l'accroches à la terre; il est encore plein de boue, de bribes, de placenta, qu'il grouille déjà des assauts de la décomposition de la chair —

Christian RIVOT.

JOSÉ GALDO

ENTRE
LE NÉANT
ET
L'ANÉANTISSEMENT

ÉDITIONS BLOCKHAUS

JOSÉ GALDO

LA
DISLOCATION
DES
CONFINES

UNDER-BLACK-BLOCKHAUS-RÉSISTANCE

JOSÉ GALDO

NOTES
&
FRAGMENTS

POLDER

Tu pardonneras, je l'espère, un silence qui désespérerait tant de s'éterniser. Je me souviens qu'il y a bien longtemps (peut-être vingt ans...) nous nous étions rencontrés à Paris. Je me souviens aussi de la force de tes premiers livres que j'ai conservés : *Le moribond dynamique*, *Glas d'Ère*, *Lutte Vulva* (alors qu'il m'a fallu, au gré des déménagements, en jeter tellement de vains !)

Je suis frappé par une telle fidélité à sa parole, cette façon extrême de perpétuer un "écaurement" depuis cette voix dénudée jusqu'à l'os, OS-VOX, faisant éclater "la bouche du néant comme aux dents du mort".

Et dans "l'étranglement des signes", "l'étau des matières", tu racles et concasses, arpentés et declines, exsudes et recences des états terribles, traduisant au plus vif comme au plus mort affres et béances de la trop vieille "carne".

Tu prolifères ainsi depuis ce qui fonde ta rareté.

Il faut dire que tu nous privas de voix, de secours (et, du reste, c'est tant mieux), lorsque nous nous risquons à une écoute de cette parole de lave noire — lecture de tous les dangers où il faut toujours absolument te prendre aux mo(r)ts.

EX-PULSATION d'un "ex-être" — leurre renvoyé de force à un impossible dehors — comme à un passé, inexistant.

Il est vrai que dans la débâcle des signes de cette époque (puisque nous avons à vivre dans celle-là), son imposture générale — si peu qui font tenir debout, casser la rumeur anesthésiante, hors le cri et l'œil retournés de certains dans un paysage ravagé; exprimer l'épuisé d'un corps — jusqu'au vide, néantisé.

Bernard NEAU.

La continuité de votre inspiration m'impressionne. Le martèlement de vos textes est obsédant. Je ne puis que rester au bord de ce fleuve qui, sans source ni embouchure, me semble tracer un nouveau cercle de l'enfer auquel le Dante n'avait pas songé.

Marc THIVOLET.

Je crois comprendre assez en profondeur la tentative de votre grande poésie métaphysique d'avant-garde, dont le sombre chant retenu d'en-dessous dit à n'en plus finir les détresses épouvantables d'une chair qui, après l'extinction de l'être en la saison ontologiquement finale qui est la nôtre, s'efforce éperdument à s'exhausser comme d'elle-même à la suprême velléité du recommencement, et du recommencement de l'intérieur même de son propre et si terrifiant constat terminal vers le vide, dans *l'âtre atroce de l'ex-être où se convulse la trouée*.

Mais l'ultime secret de tout grand cheminement gnostique ne porte-t-il pas à apprendre qu'à la fin de tout, dans la fin même d'après toute fin, c'est la chair et la chair seule, interpellée à peine par *l'inadvenable*, qui devra sauver l'esprit, et quels qu'en fussent, là dans *le sas déchiré des signes*, les états de l'étant encore en prise et les travaux de démantèlement et d'auto-excavation de celui-ci.

Car nous ne reconnaissons plus qu'un seul mystère cosmogonique redevable encore de la puissance d'irradiation antérieure du Tau, et ce mystère le plus dernier est celui du dogme de la résurrection de la chair, le dogme occultiste de *l'immanente conception* philosophique : telle est la raison très précisément pour laquelle je tiens votre poésie pour une entreprise absolument d'avant-garde, car vous instructez subversivement, et avec des développements stratégiques d'une actualité peut-être décisive, la mise en marche du dogme trans-marial de l'Immanente Conception.

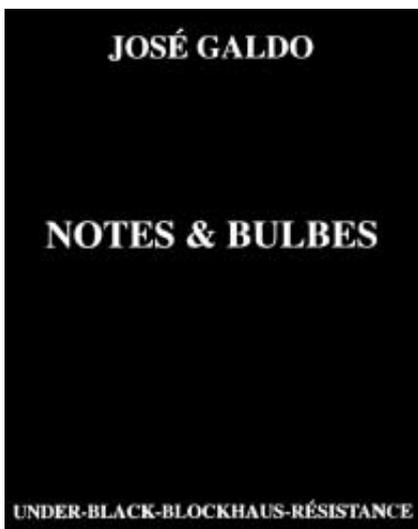
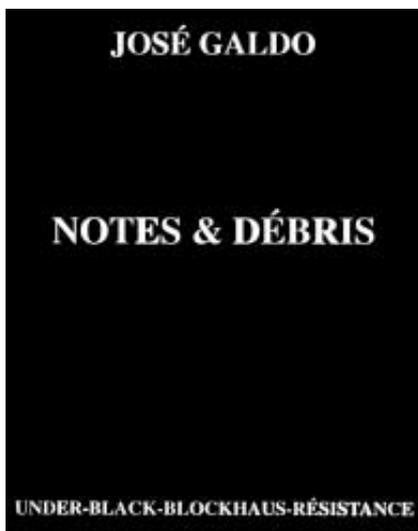
En toute fidélité, votre

Jean PARVULESCO

José Galdo nous a habitués à une poésie des plus expressionnistes, plongeant jusqu'à l'insupportable dans l'intérieur remuant du corps en décomposition. Dans ces "EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE", le poète "force" encore cette langue cauchemardesque. Au concept d'éternité, il subs-titue celui "d'internité" : l'étouffement, la suffocation des mots à même la chair, la carne baveuse autant sanglante que pourrissante, le non-état de l'être. José Galdo insiste sans relâche sur l'impossibilité d'être dans cette prison de la matière. Ses mots sont durs, impitoyables : « Crache les râtures aux failles de la carne... », « Gît la cavité des comas sans fond au sas de la bouche », « Ces valves de la langue à la ventralité noire de la substance... ». Comme ses dessins répétant jusqu'à l'obsession l'image d'un crâne carbonisé dont la bouche se confond avec un grand trou noir béant, implacable radiographie du néant. Lire José Galdo tient de l'épreuve. On n'en sort pas intact.

Alain HÉLISSEN, SAPRIPHAGE N° 14.

On reçoit un recueil de José Galdo un peu comme un faire-part. C'est-à-dire que l'on sait à l'avance qu'on va en lisant son recueil traverser une épreuve. Une lecture où il va falloir s'investir corps et cri. On s'embarque enfin dans l'œil du cyclone avec l'état d'esprit de quelqu'un qui entre enchaîné dans une salle de torture. Les nombreux dessins caractéristiques de José Galdo qui émaillent ses textes les "illustrent" au mieux, leur correspondent au poil plutôt. Crânes hurlants, carbonisés, ce sont des portraits désintégrés où les yeux bouchés de nuit surplombent une bouche béante dans laquelle semble passer le vent glacé du néant. Le recueil les récite un par un, catalogue d'une galerie de catacombes. Ils m'interpellent chaque fois dans leurs douleurs atomiques, dans leur mort souffrante et figée. José Galdo, dessins et poèmes, ne cesse d'interroger cette antériorité du corps ou cette ultériorité de l'être, il ressasse infiniment ce négatif cancérigène qui mine en-deçà l'épiderme des choses... Ainsi ses textes forment l'étonnante photo d'un vieillissement analysé, d'un pourrissement brusquement stoppé, d'une agonie en train, d'une ultra-sénilité rédhibitoire. Dans les poèmes, on décrit implacablement les ultimes dégâts, les ruines subsidiaires, ce Beyrouth mental, cet Hiroshima nerveux. Dans les dessins inversement on a franchi le pas, la mort a saisi la boîte crânienne où seul le cri troué rappelle les dernières résistances désespérées. José Galdo explore ce présent de la fin de l'être



entre la mort venant et la mort venue, de l'expiration avant la pourriture à la décomposition après la délivrance. Corps suffocant, conscience aspirée. Dans ce passage de la seconde finale, où la matière décroche le temps, le travail insidieux de la maladie, l'érosion arrogante du néant emportent gloutonnement le morceau de chair pantelante. C'était attendu, entendu, d'avance. L'ex-être. Et ce recueil marque le franchissement visionnaire de l'au-delà. Plume plongée dans l'encre du Léthé, José Galdo, chevalier noir, arrache lui après lui, ses fulgurances de cauchemar qui lui tapissent l'esprit. Sa quête se précise, se concentre, son regard remonte aigu la masse de l'abcès apocalyptique. Il déterre nos charniers successifs, tous ces ossements ancestraux qui nous écorchent la mémoire.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 57.

■ ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT
Accompagné d'un dessin de l'auteur.
Ed. Blockhaus (1994).

Nul doute
que c'est par la bouche
que la langue sera empalée
et que l'esprit se déchirera
pour laisser place
à un corps
exorbité
dont l'égarément
concluera l'échec de l'Homme
à se construire
au sein des espèces, des espaces
et de ses semblables ! ...
Réfractaire à l'Époque
Ta geste
exhausse la vie
en réalité
malgré toutes les consommations —
le néant
est pire que la mort
le néant d'aujourd'hui.
Que grâce te soit rendue
d'avancer ainsi
au plus loin
au plus profond
là où l'être
est entouré de braises
dans ce lieu
de turbulence
de déflagrations possibles —

Didier MANYACH.

José Galdo met à vif la mécanique du verbe. *Entre le néant et l'anéantissement* est un écorché du poète enfantant son poème, exhibant au grand jour le travail de la chair, la tranche de la carne, décrivant l'urgence, la résurgence poétique, dans un sabir où se mêlent termes d'anatomie, vocabulaire mécanique, et férocités crues (râle, glaire, moignon, trépan...). Bien entendu, Artaud n'est pas loin, mais il est ici dépassé, tant ce livre est vertigineux de douleur, tant il réveille en nous d'insupportables cauchemars, tant il porte la langue (est-elle encore nôtre ?) aux plus hauts étages de l'extase noire.

Indifférent, quelles que soient tes préventions, la lecture ferait bouillonner ton esprit, saisi que tu serais de lire ce qui ressemble parfois à l'interdit, au plus sombre et plus enfoui du vivant, et qui s'ouvre sur « *La déchirure de la langue* » : « *Une bouche de carne noire s'agrippe à la croix béante de la pétrification et have les fibres de matière broyée dans l'éternité visqueuse de la gueule...* ».

Alain ROGER, LES SAISONS DU POÈME N° 18.

José Galdo livre un nouveau recueil : *ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT*. On y retrouve cette extrême dureté présente dans *EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE*, cet expressionnisme décrivant jusqu'à l'insoutenable un corps fracturé aspiré dans un trou béant, abîme sans fond dont aucun signe ne ressort vivant.

Alain HÉLISSSEN, SAPRIPHAGE, N° 22.

Galdo est un pur : il n'a pas changé de langue depuis que je le lis. Il n'en aura probablement jamais assez, jamais fini de touiller, là, « dans la mastication, dans la rumination des échos, dans le rire étouffé de la faille, dans le clapet central du cartilage », et comment faire autrement. Le travail de Galdo est pour moi capital ou mieux : fondamental. Amateurs de poésie poétisante, d'oïillons béats et de fleurettes suaves, fuyez, tournez la tête. Les autres, ceux qui se sentent peut-être, eux aussi, au raz du gouffre et gouffre eux-mêmes, et souffrance, ce livre est fait pour eux...

Christophe PETCHANATZ, LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE N°2.

POÉSIE INTERDITE
JOSÉ GALDO :
AU BORD DE L'ÉCHO DES MOTS

Ici
devant
au bord de l'écho des mots
comme murmure étouffé et soutenu par le vide qui désagrége cette matière...

Laisse-là toute espérance, était-il notifié à l'égard du poète Dante, visiteur de l'au-delà. Déflagration d'images dans le fourmillement de l'atroce labeur, les textes de José Galdo présentent une langue réinventée aux accents térébrants. Nul n'entre qui n'a pas laissé au seuil de cette lecture ses peaux illusoire et les cadavres, les peaux mortes de son bonheur tranquille. Entrée dans l'abîme, plongée vive dans la douleur pour spéléologues analogues des états de conscience, entreprise cataclysmique, Grand Jeu !, de dessiccation des blocs, Grand Jeu de la poésie sans quartier où nulle fleur bleue n'affleure mais des cascades de trous noirs surréalistes et pulvérisateurs de gangues dans l'atrocité du non-être et de la nausée à contre-ciel. Poètes de parade, passez votre chemin entre le néant et l'anéantissement il se pourrait que les fleurs de rhétorique deviennent anthropophages car "tout l'Occident est à chier" (in *Tanker*). Révolte dans tous les coins et tirs ou plutôt écartèlements dans tous les sens, tous azimuts, sans crier gare — saison infernale et lustrale, réverbération de la lumière noire où brille l'éclat insoupçonné, revisité des Romantiques allemands, de Lautréamont, d'Artaud, de Céline mais que valent les étiquettes ! — Poésie-Gâchette sur le Qui-Vive du Ténébreux Somnifrage, la Bouche d'Ombre telle qu'en elle-même s'épanche, purulente — car il s'agit de crever des abcès dans l'excessive poussée du verbe suintant, entreprise systématique de destruction des Belles-lettres insipides, la poésie de José Galdo s'inscrit dans l'histoire des révolutions-révélation, dans le feu noir des barbaries exorcisantes, dans le rite sauvage de la fragmentation de la parole banalisée, aseptisée. Poésie à grenailles qui se sublime dans l'acte répété de

**MISES EN VOIX PAR
JEAN-PIERRE ESPIL**

■ **EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
VOLUME I, K7; Éd. Blockhaus (1991).**



■ **EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
VOLUME II, K7; Éd. Blockhaus (1991).**



■ **ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT
accompagné de RITUEL-FOUDRE I & II de
Jean-Pierre ESPIL, K7; Éd. Blockhaus (1996).**



■ **LA NOUVELLE DANSE DES MORTS
CD; Blockhaus Éditions Sonores (1999).**



■ **EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
VOLUME I, CD (version remasterisée et
oragisée); Blockhaus Éditions Sonores (1999).**



l'horrible travail. Œuvre au noir et au rouge sang — du sang/sens de nos illusions, miroirs menteurs à fracasser. Hypocrite lecteur, pourras-tu dégraffer ta vieille peau de sale singe — cupide, imitateur, tronçonné ? Tu devrais t'inquiéter car entre le néant et l'anéantissement la suction immonde t'attend. Car nous voici "dans l'arène de l'invisible", avec ses "forces (...) qui se tordent et s'agitent derrière les choses" sous la torture du dire, cet "invisible qui vocifère et dégueule l'anéantissement de la mort sur le bord de la matière séparée", "entre le néant et l'invisible où glissent des vestiges de lumière qui tombent aux confins de l'éternité" dans la dislocation et la décomposition — cliniquement poétique, au travers d'une poésie logorhémique qui explore, expectore le dédale des peurs ancestrales dans l'axe originel du monde.

Croisement hybride, monstrueux, "vrille d'une trouée sans fond dans le recrachement du vertige où le crâne dégueule". Il est vrai qu'"à force de répéter que la poésie est éternelle (ou qu'elle est à la portée de tous), certains ne se rendent pas compte/ Qu'elle a vieilli". C'est le drame de la culture française contemporaine que de ne reconnaître (sic) qu'une poésie rassurante, poétiquement correcte et propre comme une marque de lessive et qui n'incite à aucun effort de lecture, dans l'illusion généralisée de l'accès facile à toutes choses et de leur maîtrise immédiate.

Eurythmie dans la disphorie avec des vers-éclaircies pour celui qui poursuit la lecture de ces gouffres amers : "et passer de l'autre côté des choses aussitôt nuancé par l'évocation de cet outre-monde "dans l'écorce brûlante de la suffocation des noyaux antérieurs de l'origine des mondes du nerf", car ce passage cette métamorphose toujours recommencée ou cette renaissance des cendres de l'anéantissement ne peut se faire sans acte décisif, sans violence intérieure. Le prix de Charon, le nocher implacable, c'est surtout le massacre de tout ce qui existait illusoirement ici-bas, la destruction du magma grouillant des apparences sordides. C'est l'abandon — du moins l'effort — de la "matière/ cette verroterie gluante dans la toupie du pire", c'est ce combat acharné "car la mise en carne n'est pas un commencement mais la vrille d'un supplice qui soupire dans l'entrebâillement d'une force vitreuse qui se cristallise derrière les nerfs brûlés de la conscience".

Conjugaison effrayante du cri, "qui tire son nerf des fins fonds de la forme étranglée des anneaux de son aliénation", et du "remuement (qui) expulse la macération des substances de la langue". Et si ces signes d'encre n'étaient que spires, "boule de colère dans la toupie des cris" ?, "un espace recraché de la terre soulevant son centre d'anéantissement dans le murmure aveugle de son broyage" ? et s'ils indiquaient l'existence "d'une lumière dressée au cœur des signes centre aveuglant des confins où le double avale le sas de sa douleur" ? et si cet excès d'indicible n'était qu'"un retraitement des larves dans le bac des membranes glaireuses de la conscience/ écartelée entre corps et langue

jusqu'au déchirement noir des morts soufflés du vide/ des gisants" ? et si cette divulgation était elle-même intolérable ? "car les seuls signes admissibles devant l'univers infini sont les signes arrachés des/ entrailles de la douleur" mais, ajoute le secoueur de torpitude ou une autre voix de songe, "la souffrance est derrière et le plus terrible est devant..." et nous savons "nous les malingres, nous les gênés, nous les tout-chose" que "la chair mange même/ l'ombre du rêve" et surtout qu'"entre le néant et l'anéantissement/ il y a un corps jamais entré dans l'écrasement de la vie et qui demeure dans le sas de la lumière noire (...) / au ban/ hors corps/ hors nom/ hors vie (...) / bouche d'ombre d'un silence..." Et tout le reste est littératerre...

Pascal C. BOUÉ, LA LETTRE DE PAGICARE N° 7/8/9/10.

■ **LA DISLOCATION DES CONFINES
Accompagné de 8 dessins de l'auteur.
Éd. Under-Black-Blockhaus-Résistance (1996).**

Les têtes-totems accrochées au potomitan sont superbes avant que les textes apparaissent dans tout leur éclat comme une voile déchirée aux confins. Il n'y a pas de terre abordable, le radeau des ombres dérive. En plein soleil, en pleine douleur.

Didier MANYACH.

Je vois que tu poursuis obstinément ton voyage au pays des morts et suis frappé par cet accouchement rageur d'éternels avortés, frappé au plus fort de l'esprit par cette aspiration en gravité sans nom — sinon celui de Néant.

Quant à tes encres, je les trouve toujours magnifiques — leur répétition fait qu'elles nous hantent, tandis que déferlent ces crânes depuis "le trou sans fond de l'absence".

Oui, je les entends qui hurlent, "en laceration de nerfs" comme "dans leur trainée d'encre", et ce sang rougi de cris, je me demande s'il est rouge colère surgie de cet anéantissement ou remontées d'un "abîme de carne dans sa ténacité d'ombre".

Cher José, il est utile que tu tiennes encore à rappeler que le déferlement des morts accompagne depuis toujours notre absence et qu'il ne s'interrompra que dans notre propre extinction —

Bernard NEAU.

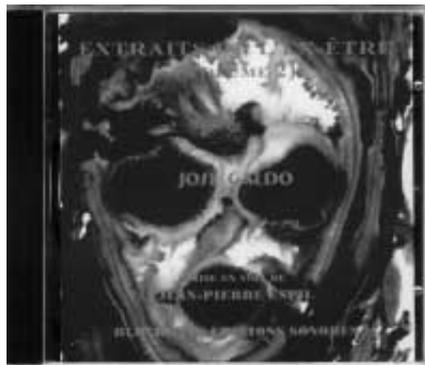
Galdo ne lâche jamais ses thèmes de prédilection. *La dislocation des confins*, qui contient également *Un bris d'ombre*, *Le glas de la forme*, *La carbonisation des crânes*, *La calvairement des corps*, et *Le bien, le mal, la membrane & le tronc où gît le cœur*, n'y échappe pas; et les titres seuls des poèmes que cette plaquette contient donnent déjà une idée de ce qu'ils sont.

La conscience toujours piégée par l'incarnation : ces « crânes qui s'étranglent dans leur cordon de matière », cet « accablement de la pesée », le corps comme un « torchis », comme une « glaise », l'être humain, cet animal pensant, comme une « ombre de singe », comme une « abîme de carne ».

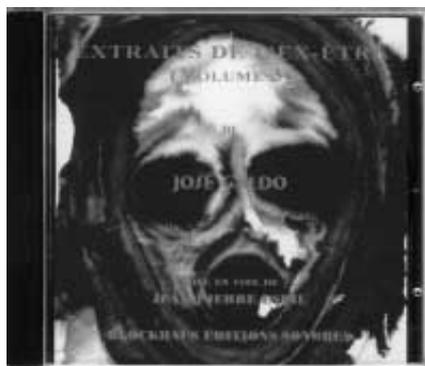
Le corps lui-même aveuglément obéissant au sexe : un « corps où règne la fente noire », « plaie nourricière ».

Et dans cet univers de viande, la langue symbole de la conscience de soi comme une échappatoire par où deviner le scintillement

■ EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
VOLUME II, CD (version remasterisée et
oragisée); Blockhaus Éditions Sonores (1999).



■ EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
VOLUME III, CD (version remasterisée et
oragisée); Blockhaus Éditions Sonores (1999).



■ ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT
CD; Blockhaus Éditions Sonores (1999).



■ LE MASTABA DU KA /
L'ALIÉNATION CENTRALE
DU QUEU & DE LA TROUE,
CD; Blockhaus Éditions Sonores (1999).



des étoiles : « glyphe à glyphe / scribe de la sainteté les suppliciés dans les cavités dégorgees de la conscience » ce « corps de cet œil retourné sous la langue », cette « bouillie d'éviscération dans le cratère de la langue », « ce carmin épaissi où se cyanose la langue » cette « langue arche et archaïque suffocation de ses cales de souffrance infinie / loge noire de cris pour naître dans l'expulsion de la bouche ».

Mais échappatoire illusoire, hélas et néanmoins, puisque la conscience ne quittera jamais le corps et le corps jamais le trou où il pourrit : « cet agglomérat de cadavres engoncés dans les bouillies de la matière / et la descente de l'esprit / entre la peine et la misère / aux lointains des étoiles qui s'éteignent les unes après les autres / dans le trou sans fond de l'absence... ».

On ne peut pas lire Galdo sans se hérissier la langue de chardons. On ne peut pas comprendre Galdo sans s'abrasier le cerveau. Ses écrits sont comme ses masques reproduits en début de ce volume de *La dislocation des confins*, icônes post-cataclysmiques aux bouches rondes et aux orbites indéfiniment creuses : ils crieront à jamais dans le vide...

HÉMATOMES CROCHUS N° 8.

■ NOTES & FRAGMENTS
Éd. Polder (1996).

LE KA GALDO

Sous les coups de butoir d'un braquemard d'outre-monde la gangue-langue forcée à la hurlée du gosse s'enfourne au bûcher du crevé-cramant qu'est le lourd tribu en dégueuloir de la non-vie d'ici.

*« il faut tout faire sauter
masses nasses
et ses boulets de culture morte en art merde
des blancs morts »*

Mais toujours plus avant s'enfournant dans la trombe de glotte, qui est un cerveau de terre vorace en ossements, se dressent forcément en pylônes de foudre des totems de nerfs comme des mâts brûlants où des masses magnétisées d'espaces viennent s'enclamer en craillant.

*« sac de foudre où s'arbre l'orage qui râcle
et retire la langue »*

À perpétuité régurgitée s'immole une matière-fièvre, qui vacille sous le joug d'une énorme puissance d'être. Dans ce mouvement des substances dégueulées du forage abouché à l'Invisible se forge une alchimie de viande-mère transmutée en tournoiement de lumière sous les forces de compression.

*« comme la soute cuite d'un broiement des
lumières aux bris des clartés ultimes »*

Lumière qui, à son tour embrasée dans un néant en flammes, de ses dards larde la charogne inoculée à crémation, jusqu'à la mort consciente du corps d'écrit en révulsé de crevaison dans un ultime *mastaba*.

*« et où
dedans
le vide blanc
sort l'œil-ka... »*

Jean-Pierre ESPIL, DÉCHARGE N° 86.

■ NOTES & DÉBRIS
Éd. Under-Black-Blockhaus-Résistance (1996).

■ NOTES & BULBES
Éd. Under-Black-Blockhaus-Résistance (1996).

Noire, très noire est l'inspiration du poète, qui note, sous forme de fragments, les misères et les transformations du corps. Effroi et beauté semblent liés. On songe aux paysages mentaux d'un Artaud ou d'un Poe.

Amandine MAREMBERT, CONTRE-ALLÉES N° 6.

José Galdo, dans ces deux recueils, ne laisse rien, la trace rend sa poussière, l'évanouissement transpire et soude le terme nucléaire, même les blancs violent l'escarpement des lettres, indescriptible deuil posé sur la fosse de la poésie qui enfin peut renaître et poser le suaire ouvragé.

Éric MORANDI, ALEXANDRE N° 23.

Nous ne sommes pas préparés — noyés que nous sommes dans le flot croupi des bouts-rimés antédiluviens à travers lesquels de pseudo-poètes autoproclamés glorifient les oiseaux mignons, l'amour toujours, le bonheur simple des jours qui passent, et la vie jolie même si elle est pourrie — à affronter ce qu'écrit Galdo.

Déchiré entre expansion et anéantissement, vers après vers, ou plutôt sentence après sentence, comme autant d'aphorismes poétiques, Galdo est un *Soleil Noir* comme purément l'être avant lui Jean-Pierre Duprey ou Antonin Artaud. Il ne va pas très loin; il est allé très loin. Sa poésie, très auditive, livrée pour être déclarée, roule et s'enroule aux mots, tel qu'un *Big Bang* à perpétuité.

Le monde est un néant: « spasmes de larves / échos des confins ».

L'être est un néant : « dans le bulbe du rêve / une coulée laiteuse de débris ».

La langue est le malheur de l'être : « le vide étrangle l'être avec ses chapelets de signes comme des sangles glissées dans la fente de la langue ».

La conscience est la torture de l'être : « l'être s'engonce dans le seuil de sa plaie où bat le gond tétanisé de l'esprit »; « il y a l'esprit / jamais advenu et toujours retenu dans le manchon de la carnation ».

Le corps est la prison de la conscience : « un poids de viande pèse sur le plateau du destin et s'achève dans la lenteur osseuse de la danse des nerfs »; « l'algue blanche des nerfs se tord dans le purgatoire des membranes »; « à la nasse natale / tourne la cage de fer dans la chaîne des eaux noires ».

Galdo rappelle l'humain à sa dimension, un animal avant tout, mais pour son malheur condamné à penser : « sous les écrasements de la matière / la corvée des corps ».

Comme un excavateur-spéléologue de l'humanité, il est descendu dans les tréfonds de nous-mêmes. Pour mémoire, il nous livre les quelques bouts de charbon qu'il en a rapportés, des autoporraits sales et degoulinants, prêts à être détestés, comme toute vérité.

Nous sommes des fantômes. Nous sommes l'errance : « l'ombre songe son corps ».

HÉMATOMES CROCHUS N° 7

*le corps en croix tombe en torche dans
l'arbre de vie aux
racines de mort
un frisson de vie
un tremblement de sang
une damnation éternelle jusqu'à la folie fixe
de l'étoile ...*

Dans ces deux recueils, José Galdo nous livre une fois de plus l'expérience d'un corps en proie à son manque éternel. L'être étouffé dans sa lumière noire par son impossibilité à vivre pleinement, parce que la connaissance qu'il a de lui n'est jamais assez suffisante non seulement pour survivre mais aussi vaincre le monde. Ce monde (*le réel : c'est là où se rétracte convulsivement la conscience*), soulevant ainsi le souvenir permanent de la mort et le problème de l'illusion. Ceci dans un double mouvement de pensée : intérieur et extérieur. Car fuir, s'échapper à travers des labyrinthes aux murs saccadés du corps ou du temps n'est pas s'affranchir. Tout au moins transposer la vision afin de lui donner une autre dimension. Épreuve du désert, entrée dans l'invisible où le passage à l'acte s'opère par la mise à nu de la conscience, le pillage de l'âme là où il retrouve le néant de son origine spirituelle. Ce néant, symbolique des figures et des événements, matière première pour l'extase métaphysique d'une incarnation de la face obscure de l'être, mais aussi centre universel vers lequel s'achemine tout état de création tendant à la purification absolue. *Sous le poids des corps, l'idée noire mange le dedans afin de rendre sa matière à la succion des signes comme un entraînement vers le bas centre d'une purification.* Il s'agit ici de cracher son cancer d'angoisses afin de parvenir à la révolte suprême de tous les sens, ceux qui sauront abolir, condamner "l'ordre inacceptable de ce monde". Mais cette expérience périlleuse n'est pas sans laisser quelques traces de sévices", quelques blessures non cicatrisées pouvant conduire parfois à la mort. José Galdo n'est pas de ceux qui avouent leur échec. Au contraire, en nageant à contre courant il a toujours su éviter la noyade. Malgré l'omniprésence de cette mort, il nous écrit également qu'elle n'est pas le tout, le stade ultime à atteindre pour l'être. La mort qui est bien une fin, est aussi un commencement (l'initiation d'un savoir). Cette écriture de L'EXTRÊME, ces vers à REBOURS, pour mémoire, peuvent s'appliquer tant à l'histoire collective qu'à l'expérience individuelle. L'apprentissage de la mort apparaît comme la seule manière à vivre et à lui donner un sens. *Et par la porte de pierre filtrent les rayons noirs de l'autre lumière.* Ici repose une vision en torsions incendiaires de l'existence. À cet égard, on peut citer J.P. Espil, compagnon d'arme et frère de sang : "J'ai tout perdu dans la nuit de la vie". Prisonnier alors qui tente de s'expié, en choisissant de se consumer lentement sans jamais laisser le feu s'éteindre. Repoussant sans cesse les limites de la nuit, de sa descente aux enfers, se découvrant ainsi un peu plus jusqu'à se redouter parfois de l'ouverture du feu à la fermeture du corps qu'est ce qu'il reste — la conscience, la conscience, cette merde ! Si José Galdo a entrepris de labourer le champ de ses aînés, il y a aussi semé les graines de ses exigences jusqu'à récolter les fruits de sa propre création, jusqu'à devenir le père et le fils de son ultime parole. S'inventant ainsi un univers, un langage bien à lui. Cette parole où la chair et le corps se livrent à une orgie

perpétuelle au travers des images d'angoisses qu'elle véhicule. *L'encre de la membrane et son cocon de langue dégueulent des flots d'ombres... des torsions de vides des roues d'horreurs des anneaux d'agonies...* Le texte est métamorphe du corps étudié : l'asphyxie puis le dépeçage des mots (de leur chair) donnent et amplifient l'écriture lui procurant une énergie nouvelle, unique par ses mouvements convulsifs, ses accentuations libérées des normes, des styles pour enfin s'octroyer le droit à l'arrachement, à l'éclatement, à l'autodestruction même. Renouant ainsi avec l'origine de leur étymologie. *Dans l'arbre à crânes l'œil bloc blanc bilboque de son nerf la poutre où poudroie le bûcher des spires noires dans incendiaire dans la torsion des flammes. Dans les gémissements de la suffocation dans l'arbre de carbonisation où craille le soulèvement. Dans le trou du cri le vent du vide où tout croule par soutes par arches par chutes par soulèvements par secouements par vacillations par sécatons par fusions par fissions...* Inlassablement, avec la même rigueur, José Galdo expose une langue travaillée au scalpel, une chirurgie verbale déchirée dans le vide des ténèbres, pendue à un flot de lumière cristallisée dans sa verve. La magie tient là, dans la canalisation et la haute maîtrise du rassemblement spirituel des forces et des sens de la matière, dans l'alchimie des ingrédients terrestres, auxquels nul ne peut être indifférent. Dans cette nouvelle expérience, José Galdo fait plus que briser des murs (ceux de sa conscience, ceux de la conscience du monde à chaque instant vouée à l'aventure solitaire mais pourtant résolument opposés, livrés à un perpétuel combat), il creuse des trous pour sortir du trou de l'être. Nouvelle expérience donc et non pas synthèse car c'est bien entendu, l'œuvre comme la douleur est infinie. *Qui mange le dedans dégueule le dehors...*

Lucas HEES L'EXUTOIRE N° 2

■ L'ALIÉNATION CENTRALE
DU QUEU & DE LA TROUE
Éd. Le Nœud des Miroirs (2000).
(Chez Jean-Pierre POUZOL, Caminel,
46300 FAJOLE)

Toujours une vive émotion en retrouvant votre énergie et sa fureur. Vous savez pousser notre vieille langue à des excès qui lui rendent force et vivacité sinon jeunesse, et j'admire votre rythme et vos emportements.

De tout cœur

Bernard NOËL.

Les prestiges sont brefs entre les vivants et les morts.

Tu y participes, cher José Galdo, dans cet opuscule "errant". Quel renversement des alliances au mitan (mi-temps ?) "du queu et de la troue" ! Un dispositif d'alchimie négative avec ce sens de la catastrophe et tous les gestes qui l'accompagnent, transmissions, rebonds, volte-face — une *cosmAgonie* qui configure autant qu'elle indétermine. Et tu poursuis. Radicalement. Contre l'obscurantisme des genres. Les corps dépassent la cote d'alerte, embarqués dans une dérive des matières — sous la conche tombale. Et pourquoi pas renouveler le "sans-limites" ?

Guy BENOIT.

J'ai longuement médité sur votre poème métaphysique *L'aliénation centrale du queu & de la troue*, dont vous avez eu la belle obligeance de m'en faire l'envoi, et dans lequel je me suis précipité très en profondeur, sachant d'avance que j'allais devoir y trouver, cachée, cette faille de l'éternité d'où coule l'idée noire sans fin que vous y aviez subversivement entrouverte. Car nous sommes malgré tout quelques-uns à le savoir encore : le maintien du cosmos en l'état ne se fait que par la perpétuation galactique occulte du Grand Œuvre. Aussi la totalité du cosmos devra-t-elle passer, suivant la spirale de son propre devenir, successivement par les quatre phases ontologiques du Grand Œuvre, l'"œuvre au noir", l'"œuvre au blanc", l'"œuvre au jaune" et l'"œuvre au rouge" (en grec, "melanosis", "leucosis", "xanthosis" et "iosis" et, en latin, "nigredo", "albedo", "citredo" et "rubedo"). Et la somme de ces métamorphoses constituant un "grand cycle cosmologique", qui dispose d'une identité propre, de son propre "ciel transcendantal secret" et de son "soleil occulte".

Si, à l'heure présente, le cosmos dans son entière réalité se trouve en phase terminale de l'"œuvre au noir", de la *Melanosis*, je tiens votre grande poésie, dans son ensemble en marche, pour une des instances liturgiques intérieures, absolument décisive, de l'"œuvre au noir" cosmiquement en cours et, de par cela même, pour la conscience inconsciente, pour la raison abyssalement irrationnelle du Grand Œuvre dans sa plus ardente actualité. Je tiens votre poésie pour le déferlement circulaire vers l'auto-aboutissement final de l'"œuvre au noir" en cours, qui devra être, en même temps, son auto-anéantissement, et l'élan aussi, par dessus ses propres "gouffres intérieurs", vers la phase suivante du Grand Œuvre, vers l'"œuvre au blanc", la *Leucosis*. Je vous tiens donc, cher José Galdo, pour le "grand prêtre masqué" de l'actuelle perpétuation liturgique du Grand Œuvre cosmique en cours, et à ce titre je considère votre œuvre poétique comme ce qui fait secrètement avancer la spirale circulairement montante du devenir cosmique dans son actuelle "phase au noir", qui est en train de passer, assujettie comme elle se trouve, par l'entrouverture des lèvres brûlantes, à l'astre noir de la terre antérieure, à l'écroulement de l'ombre. Aussi je n'hésiterai pas à l'affirmer ouvertement : les ténèbres hallucinées, vertigineusement envahissantes, de la *Melanosis* arrivant à son paroxysme final, le mystérieux sang noir charriant des grands quartiers de substantialisations au noir, c'est à travers votre actuelle œuvre poétique en action qu'ils se forgent le canal de leur haut drainage circulaire, canal d'accréditation amoureuse nécessaire à la marche en avant du Grand Œuvre, dont j'ai su vu reconnaître comme le chargé de mission clandestine, planqué au creux spectral de l'ultime aube d'insoumission. Mais aube qui sera aussi ouverte à l'immense soumission nuptiale de la fin d'après toute fin, notre sombre barrière de corail faite de chair vivante et pantelante, *ensanglantée*.

Jean PARVULESCO.

PARTICIPATIONS À :

CAHIERS DE L'ENVERS & L'ENDROIT, 1122, VRAC, DÉRIVE, AROBA, ÉCORCES, LE PILON, INCENDIE DE FORÊT, LE MÉLOG, LE BOUT DES BORDES, JUNGLE, BUNKER, AÉROSOL, OFFERTA SPECIALE, TARTALACREME, LE POINT D'IRONIE, SPHINX, MENSUEL 25, OZ-IT, KRYPTOGAME, ANATOLIE AU CAFÉ DE L'AUBE, FOLDAAN, RÉVOLUTION INTÉRIEURE, LE MONDE, DEVIL / PARADIS, SI BRÈVE L'IVRE, DÉCHARGE, L'ORTIE, LIGHT WORKS, ÉCRITS D'ASILE & D'AILLEURS, PROMÉTHÉE, TRAX NEOIST, AVANT FUTUR, VOLUPTAIRE COGITATIONES, CORTEX DE NUIT, CAMOUFLAGE, L'AMATEUR D'IMAGES, DELTA STATION BLANCHE DE LA NUIT, RECTANGLE, LA POIRE D'ANGOISSE, ÉLECTRE, LE CHEVAL ROUGE, TYR, DOC(K)S, SPEED TEXT, MRÔRCH, RÉSEAU 666, LEVÉE D'ENCRE, MAIHORS-SAISON, BARRIO CHINO, MATIÈRES, LES CAHIERS DU SCHIBBOLETH, STYLE, BLOCKHAUS, SOLEIL DES LOUPS, MAGIE ROUGE, TANKER, DÉRISOIRE, LIBÉRATION, LE MIRACLE TATOUE, HOTEL OUISTITI, STPLM, SAPRIPHAGE, MANI-ART, KONVERGENGE, ALEXANDRE, LAD 24, RIMBAUD REVUE, AU LIBRE OLIBRIUS, INÉDIT, MILLE FEUILLES, LE GUÉPARD, L'EXUTOIRE, KARCERAL FLESH, ALBATROZ, T.T.A., PRIS DE PEUR, OUSTE, TOMBE TOUT COURT, SUITE & FIN, PLACE AUX SENS... Anthologies : POÉSIE ALMANACH (Éd. Encre), ANTHOLOGIE 80 (Éd. Castor Astral / Atelier de l'Agneau), POÉSIE DU MONDE FRANCOPHONE (Éd. Castor Astral / Le Monde)... Des radios, parmi lesquelles : 50.000 POÈTES (Ark-en-ciel), TEXTES (France Culture), STYLE (Média-Val), CLAIR DE NUIT (France Culture)...

SITES INTERNET :

http://blockhaus.editions.free.fr/
http://jeanpierre.espil.free.fr/
http://www.chez.com/pissier/
http://www.magick-instinct.com/
(rubriques TÉMOINS et GALERIE)
http://www.multimania.com/pag/textes/galdo.htm

LA DÉCHIRURE DE LA LANGUE

une bouche de carne noire s'agrippe à la croix béante de la pétrification et bave les fibres de matière broyée dans l'internité visqueuse de la gueule comme du sang sur les nerfs qui s'enfoncent dans l'inextinguible succion du cratère dévorant de l'envers et cet envers aspire du fond de l'œil le sans fond de cet œil et avale la cavité entière dans le fracassement et le ravage et retire la chair de sa plaie natale et replie la langue dans la nuit de la bouche et tombe dans sa propre enclave qui est forme aux crevasses de l'encore avec des gorgées d'encre dans le boulet grouillant de la langue signes noirs de la coulée enveloppe et moulage à l'extrême des fibres de la révulsion qui éjecte carne et crâne dans la peau déchirée de l'origine au filet de fiel giclé du glaire de l'angoisse cerclage où cligne l'incarnation tau de la douleur une douleur comme une grappe de cris écrasée dans la succion noire de la lumière comme un égorgement dans les mailles de la matière du corps qui vomit sa cordée de signes et où la suffocation dévore la bouche vivante sous la conglomération du néant qui se soulève et retombe dans le bris central de la succion et où s'engloutissent l'entour et l'enfin des signes anéantis de la sphère de l'absence comme un bloc déchiqueté qui flotte dans l'atroce suspension et glisse dans l'avalement noir de l'invisible comme un spasme recraché de la béance qui bat cette lumière aux broyages des espaces avec des inclusions qui s'annelet dans le maillage de cette douleur dévorant la charpie du cœur de la bouche ventouse emboîtée dans les nerfs de l'abîme creusé au centre du broyage des cristaux de la conscience sac d'aspiration où remue l'ombre dans sa bouillie de corps recraché contre le repos des morts pour finir écrasement de la roue où tournent les cercles de nerfs au centre ravagé de l'absence...

N.D.L.R. : Poème d'ouverture de ENTRE LE NÉANT & L'ANÉANTISSEMENT, publié dans la revue LE MIRACLE TATOUE N° 2.

OUVRAGES DISPONIBLES / BON DE COMMANDE

LIVRES DE JOSÉ GALDO :

- EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE 9, 15 €
- ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT 7, 62 €
- LA DISLOCATION DES CONFINS 4, 57 €
- NOTES & DÉBRIS 4, 57 €
- NOTES & BULBES 4, 57 €

CDs :

- MISE EN VOIX de LA NOUVELLE DANSE DES MORTS de José GALDO, par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €
- MISE EN VOIX de EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE de José GALDO (Volume 1), par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €
- MISE EN VOIX de EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE de José GALDO (Volume 2), par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €
- MISE EN VOIX de EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE de José GALDO (Volume 3), par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €
- MISE EN VOIX de ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT de José GALDO, par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €
- MISE EN VOIX de LE MASTABA DU KA et de L'ALIÉNATION CENTRALE DU QUEUE & DE LA TROUE de José GALDO, par Jean-Pierre ESPIL (un CD) 15, 24 €

TOTAL : €

Nom : Prénom :

Adresse :

Règlement à l'ordre de QUIROGA, 27 rue Jean Cottin (Esc. C), 75018 PARIS.